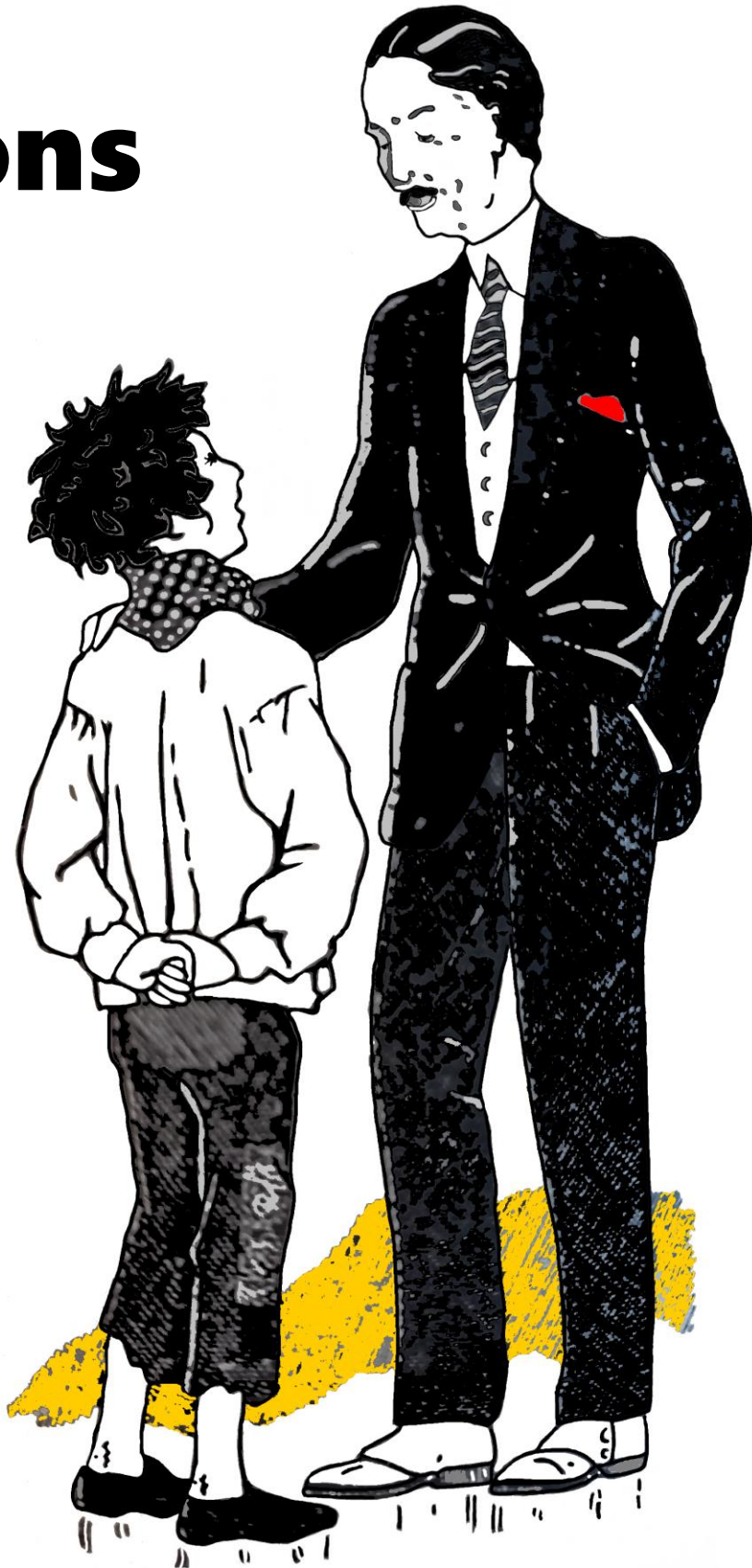


HELLÈLE

Le comte des Sablons



CONTE



Le comte des Sablons

PAR HELLÈLE



— Vois, maman, quel beau panier de prunes j'ai cueilli ce matin ! dit à sa mère la petite Jeannette. Je vais le porter au marché avec Jacques.

— Oui, fit Mme Lancelin ; et prends aussi ces petits sacs de jonc tressé. Tu trouveras bien à les vendre cent sous pièce ; ne les donne pas à moins.

— Compte sur moi, maman, dit Jeannette.

— Pour les fruits, tu t'informerai des cours du marché, reprit la mère, et tu feras pour le mieux. Ah ! ajouta-t-elle en soupirant, si nous avions la chance d'obtenir cette place que j'ai fait demander chez M. des Sablons ! J'aurais à m'occuper de la basse-cour et de la laiterie ; ce serait du travail assuré pour moi toute l'année, et un logement dans une gentille maisonnette, avec un jardin de bon rapport.

Mme Lancelin était une pauvre veuve, qui depuis la mort de son mari vivait péniblement dans une petite mesure. La vente de quelques fruits et légumes, les journées qu'elle trouvait à faire de droite et de gauche pendant la belle saison, assuraient bien juste sa subsistance et celle de ses enfants, Jeannette et Jacques.

Ceux-ci s'ingéniaient à lui venir en aide, mais ils étaient encore bien jeunes.

Et elle avait eu la malchance, peu auparavant, de faire une chute dans sa cour : elle s'était donné une légère entorse, qui l'avait immobilisée chez elle.

Pourtant, toujours active et fort adroite de ses mains, elle s'était alors occupée à tresser de petits paniers en jonc, et elle avait réussi à faire de charmants objets. C'étaient ces petits paniers tressés par elle qu'elle chargeait Jeannette de vendre au marché.

Donc, ce matin-là, Jeannette chargée du panier de prunes, et le petit Jacques portant les corbeilles de jonc, s'en furent au marché, qui se tenait au centre du bourg, à environ une demi-heure de marche.

Jeannette, malgré sa jeunesse, s'acquitta de sa tâche en commerçante avisée. Il ne lui restait plus à vendre qu'une petite corbeille de jonc, en forme de cabas, lorsqu'elle vit sortir d'un café voisin un inconnu qui se dirigea vers elle en titubant.

C'était un homme jeune encore, rasé et très bien mis. Il portait sous son bras un petit paquet qui semblait l'embarrasser beaucoup.

— Voilà un gentil panier qui ferait bien mon affaire, dit-il d'une voix avinée en regardant la petite corbeille qui restait à vendre. Combien ?

— 5 francs, Monsieur, dit Jeannette.

— Tu plaisantes, gamine ! Je te la prends pour quarante sous.

— Oh ! non, Monsieur, je ne peux pas, protesta Jeannette, ma mère m'a dit...

— Ta mère, je m'en moque, interrompit brusquement l'inconnu. J'ai besoin de ta corbeille, elle me plaît, je la prends ! Voilà 2 francs.

— Non, non, reprit Jeannette avec fermeté, vous ne l'aurez pas à moins de cent sous !

— En voilà une péronnelle ! reprit l'individu d'une voix pâteuse d'ivrogne. Sais-tu seulement à qui tu as affaire, petite effrontée ! Tiens, sais-tu lire ?

Avec des gestes mal assurés, il tira son portefeuille de sa poche et en sortit une carte, qu'il présenta à Jeannette.

Celle-ci lut avec stupeur le nom gravé en caractères élégants, sur le fin bristol :

*Comte des Sablons,
château du Grandbosc.*

— Oseras-tu encore me résister et faire des manières, petite galopine ! ricana l'homme d'un ton autoritaire. Allez, donne ton panier, dépêche-toi !

D'abord un peu troublée, la fillette se ressaisit vite. Elle pensa à sa mère, qui attendait le produit de ses petites ventes pour parer aux nécessités de leur existence à tous trois ; sa mère, qui travaillait du matin au soir et se privait pour arriver à joindre les deux bouts.

— Je regrette, Monsieur, dit-elle en tâchant d'affermir sa voix et sans lâcher sa corbeille. Mais qui que vous soyez, comte ou marquis, je ne vous laisserai pas ce panier à moins de 5 francs.

L'individu eut un geste de menace. Mais Jeannette avait élevé la voix dans son indignation, et quelques passants s'arrêtaient déjà pour écouter la discussion.

L'homme s'en aperçut, et, changeant tout à coup de manières, il haussa les épaules et jeta à la fillette un billet de 5 francs en grommelant quelques mots inintelligibles.

Puis il déposa dans le cabas le colis qu'il portait sous son bras, ainsi que plusieurs objets qu'il tira de ses poches : quelques écrins et un paquet où Jeannette crut discerner des couverts d'argenterie.

Et il s'éloigna rapidement.

— Qui est-ce ? demanda Jacques.

— C'est le comte des Sablons, répondit Jeannette, encore toute troublée de cet incident.

— M. des Sablons ! s'exclama Jacques ; celui chez qui maman demandait à aller pour s'occuper de la basse-cour ? Et nous serions logés dans sa propriété ? Il serait notre propriétaire, notre maître et tout ? Ah ! bien, cela jamais ! J'aimerais mieux manger du pain sec toute ma vie et courir nu-pieds plutôt que d'aller chez ce personnage-là !

— Calme-toi, reprit Jeannette, ce n'est pas décidé encore. Nous allons prévenir maman. Je t'assure que, moi non plus, je ne suis pas tentée d'avoir affaire à lui. Maintenant, dépêchons-nous de rentrer. Maman va attendre après moi pour allumer le feu et préparer le déjeuner.

Mais en prenant son panier vide de prunes, elle s'aperçut que des papiers étaient tombés dedans. Elle regarda et eut un cri de stupeur :

— Oh ! Jacques, regarde ces papiers... et un billet de 50 francs ! Ils ont dû tomber du portefeuille de M. des Sablons... Oui, voici des reçus et des lettres à son nom.

— Ça ne m'étonne pas, fit Jacques méprisant ; ses doigts tremblaient, il avait bu !

— Mais il faut lui reporter son bien.

— Oh ! cela ne presse pas.

9 oct. 24

— Au contraire, vas-y tout de suite, mon petit Jacques. Pour moi, il vaut mieux que je rentre à la maison, il y a de l'ouvrage à faire. Mais tu auras le temps d'aller jusqu'au château et de revenir pour déjeuner.

Jacques fit un peu la grimace : cette mission ne lui souriait guère. Pourtant, il acquiesça au projet de sa sœur.

— Tâche de remettre ces papiers au comte lui-même, ajouta Jeannette. Les papiers, ce n'est peut-être pas très important... mais il y a un billet de 50 francs, tu comprends !

Cette somme leur semblait considérable à l'un et à l'autre.

Les deux enfants partirent donc chacun de leur côté. Jacques se dirigea, non sans appréhension, vers le château.

Comme il arrivait à la grille, il vit un vieux jardinier occupé à tailler un massif de roses près de l'entrée.

— Je voudrais parler à M. le comte, dit Jacques assez timidement.

— Ouais ! fit le jardinier en riant, un grand personnage comme toi ! qu'est-ce que tu lui veux ?

— Je voudrais lui expliquer moi-même.

— Ah ! ah ! c'est une mission secrète, reprit le brave homme d'un air amusé. Eh bien ! avance par cette allée, tu vas trouver M. le comte à cent mètres de là ; il est assis sur un banc à lire son journal.

Jacques s'avança bravement. Il avait mis dans sa poche les papiers et le billet de banque, et il tenait sa casquette à la main.

Il marchait d'un pas ferme dans l'allée bien râtissée, mais son cœur battait fort dans sa poitrine.

Il aperçut bientôt, en effet, un monsieur qui lisait son journal assis sur un banc. Mais ce n'était pas du tout celui que Jacques avait vu au marché... Il ne lui ressemblait en rien... et il avait une physionomie aussi aimable et bienveillante que l'autre semblait dur et méchant.

Le monsieur leva les yeux en entendant marcher.

— Que veux-tu, mon petit ? interrogea-t-il avec bonté.

— Je voudrais parler à M. le comte des Sablons, reprit Jacques.

— C'est moi, mon enfant, parle.

— Oh ! Monsieur, excusez-moi, dit Jacques. Mais ce n'est pas vous.

— Comment ! ce n'est pas moi ? Ah ! sapristi, voilà qui est un peu fort ! Et qui veux-tu que ce soit ?

— Je viens de voir au marché le comte des Sablons, reprit le jeune garçon, et vous ne lui ressemblez pas, mais pas du tout ! Il a perdu des papiers, je venais les lui rapporter.

— Fais voir ces papiers, dit le monsieur.

Jacques hésita.

— Puisque ce n'est pas vous ! murmura-t-il.

Le monsieur fronça les sourcils :

— Evidemment, dit-il, ce n'est pas moi qui étais au marché ce matin. Mais je voudrais bien savoir qui s'est permis d'emprunter mon nom. Tu as dû mal comprendre.

— Non, Monsieur, expliqua Jacques. Le comte a même tiré son portefeuille de sa poche, un beau portefeuille avec des initiales et une petite couronne.

Et c'est en sortant sa carte pour nous faire voir son nom qu'il a laissé tomber les papiers que je rapporte.

Le monsieur semblait fort intrigué.

— Voilà qui est singulier ! dit-il. Personne autre que moi n'a droit de porter ce titre de comte des Sablons. Faut-il que j'appelle des témoins pour t'affirmer mon identité ? ajouta-t-il en souriant.

Jacques regarda bien en face son interlocuteur. Cette physionomie très ouverte, très sympathique, lui inspirait confiance. Alors il tira quelques papiers de sa poche.

— Vous voyez que je n'invente pas, dit-il en présentant les feuillets au monsieur. Voici un reçu au nom du comte des Sablons... et voici des lettres...

Le monsieur jeta un regard sur ces papiers et bondit sur son banc.

— Mille tonnerres ! cria-t-il. Et tu dis que ces papiers sont tombés d'un portefeuille avec couronne?... Mais... alors. Ah ! non, ce n'est pas possible !... pourtant.. Attends-moi là, petit !

Et le monsieur partit en courant dans la direction du château.

Jacques était resté tout interloqué, tâtant d'un geste machinal ses petites poches où étaient enfermés les autres papiers et le billet de 50 francs.

Après un temps qui lui parut interminable, il vit venir un vieux domestique, qui le pria de le suivre, et le conduisit dans un bureau richement meublé.

Le comte des Sablons (car c'était bien lui que Jacques avait trouvé lisant son journal) était assis près de sa table et finissait de téléphoner.

— Mon enfant, dit-il, tu m'as rendu un véritable service en m'apportant ces papiers sans retard.

— Oh ! cela, c'est grâce à Jeannette, dit le jeune garçon, car moi, vous savez, je n'étais pas si pressé !

— Explique-moi tout ce qui s'est passé ce matin.

Jacques lui raconta comment le faux comte, qui semblait d'ailleurs fort éméché, avait acheté le cabas pour y déposer divers objets.

— Vous avez eu affaire à un imposteur et un voleur, déclara le comte. C'était un valet de chambre engagé depuis peu à mon service et que j'ai dû congédier. Il m'a quitté ce matin. Mais avant de partir, il a pu s'emparer de mes clés et a fait main basse sur mon carnet de chèques et des papiers de haute importance ; il a pris également de l'argenterie, des bijoux et mon portefeuille. Bien au courant de mes habitudes, il pensait que je ne m'apercevrais de rien avant midi. Il avait donc le temps de passer à la banque, toucher un chèque et de prendre le train de 11 heures, avant que l'éveil ne soit donné. Mais je viens de téléphoner à la gendarmerie. Grâce à toi, bon ordre va être mis à la chose.

— Je ne vous ai pas remis tout votre bien, reprit Jacques. Voilà les autres papiers... et puis le plus précieux : un billet de 50 francs ! qui était tombé aussi du portefeuille.

— Allons, tu es un honnête petit gars, fit le comte en souriant. Ce billet de 50 francs, garde-le, il est pour toi.

— Oh ! merci, Monsieur ! fit Jacques avec une explosion de joie.

Il ne s'était jamais vu si riche.

— Comment t'appelles-tu ? reprit le comte.

— Jacques Lancelin.

— Mais... n'est-ce pas ta mère qui sollicitait chez moi ce petit emploi à la basse-cour? Justement je lui avais fait dire ce matin que j'enverrais mon régisseur pour s'entendre avec elle. Je vais y aller moi-même, et tout de suite. Viens avec moi, dans mon auto, je vais te reporter chez toi.

Pendant ce temps, Jeannette était rentrée chez sa mère et lui avait remis l'argent de ses petites ventes de la matinée. Elle lui raconta l'incident du dernier panier vendu.

— Surtout, maman, dit-elle d'un ton suppliant, n'acceptez pas cette place chez le comte. Si vous saviez comme il a l'air dur et désagréable! Il doit être autoritaire et méchant. Et puis, il boit! Nous serions malheureux chez lui.

— C'est incroyable, fit Mme Lancelin consternée. Ce n'est pas du tout ce qu'on m'en avait dit.

— D'ailleurs, vous pourrez en parler à Jacques. Il a bien déclaré aussi qu'il ne voudrait jamais aller vivre chez un tel personnage.

Mais la fillette n'avait pas de temps à perdre. Il lui fallait s'occuper des soins du ménage, puisque sa mère souffrait encore trop de son entorse pour pouvoir circuler.

Après avoir allumé le feu et mis le déjeuner en route, Jeannette, ayant tout remis en ordre dans la maison, s'en fut au jardin chercher de la salade.

Pendant son absence, Mme Lancelin vit s'arrêter devant la porte une belle voiture automobile.

— Oh! se dit-elle avec un peu d'angoisse, voici déjà le régisseur dont on m'avait annoncé la venue...

Hélas! adieu mes beaux espoirs! Ah! il me ramène mon petit Jacques dans son auto!

En effet, Jacques sautait gaiement hors de la voiture, accompagné par un monsieur à la physionomie affable et bienveillante.

Mme Lancelin ne connaissait ni le comte ni son régisseur. Mais, assurément, ce n'était pas là le personnage dont Jeannette venait de lui tracer le portrait, et puis M. des Sablons ne se serait pas dérangé lui-même. Ce ne pouvait donc être un autre que le régisseur attendu.

Le visiteur pénétra dans la pauvre maisonnette, tenant Jacques par la main. Il s'informa d'abord, d'un ton affable, de l'état de santé de Mme Lancelin. Puis il lui dit :

— Je viens vous voir, Madame, au sujet de cette place que vous avez demandée, pour vous occuper de la basse-cour au château du Grandbosc.

— En effet, oui, Monsieur, fit Mme Lancelin d'un ton embarrassé. Mais, excusez-moi... je dois renoncer à ce projet.

— Comment? fit le monsieur très surpris. Je croyais que vous désiriez beaucoup?...

— Oui, c'est vrai, mais je ne puis donner suite à ce désir. Vous m'excuserez, Monsieur, de ce changement...

Elle regarda Jacques à la dérobée. Celui-ci paraissait tout stupéfait et navré des paroles de sa mère. Elle ne comprit pas pourquoi, puisque, d'après ce que lui avait dit Jeannette, le petit garçon avait eu lui aussi du comte la plus déplorable impression.

— Je regrette votre décision, Madame, reprit le soi-disant régisseur, car j'avais sur votre compte les meilleurs renseignements. Et j'ajoute que vous me plaisez fort... et que votre petit bonhomme, ici présent, dont j'ai fait connaissance ce matin, m'est très sympathique. Peut-on, du moins, connaître la raison de votre changement d'idée?

Mme Lancelin hésita.

— Eh bien! oui, Monsieur, dit-elle, je vais vous le dire franchement. Mes enfants ont vu ce matin même, au marché, le comte des Sablons, et il leur a paru tellement antipathique et désagréable que...

Elle n'acheva pas : Jacques avait poussé un cri de protestation de surprise et de joie tout à la fois, et le monsieur riait de bon cœur.

— Alors, Madame, dit-il, je crois que tout peut s'arranger, car le comte des Sablons, ce n'était pas l'acheteur désagréable du marché... c'est moi-même.

— Oh! Monsieur, excusez-moi! fit la pauvre femme bouleversée de confusion.

L'accord fut vite conclu. Un mois après, Mme Lancelin, tout à fait guérie de son entorse, était confortablement installée dans une gentille maisonnette, en bordure du parc du Grandbosc. Elle s'occupait activement et avec succès de l'élevage des belles volailles de race, et entretenait la laiterie dans une propreté impeccable.

Désormais à l'abri de la misère, elle remplissait sa tâche à l'entière satisfaction du comte.

Celui-ci, enchanté, a augmenté ses appointements; il s'intéresse à l'avenir des deux enfants, qu'il a pris en grande affection, et tout le monde est heureux dans la famille Lancelin.